

Maxime Barkowski

Pensées

Rapport à l'écriture

Michel de Montaigne est une personnalité littéraire intrigante. Je pense partager, toute proportion gardée, son rapport à l'écriture, marqué tant par le retirement (au sein de sa « librairie » par exemple) que par l'activité (« Mon esprit ne va, si mes jambes ne l'agitent », dans ses *Essais*). Étant pour ma part incapable d'effectuer plus d'une activité (qu'elle soit physique ou mentale) à la fois, et possédant une faculté de concentration à peu près égale à un chiot excité, j'ai nécessairement besoin pour m'adonner à l'écriture d'un calme relativement total. Aussi, s'il faudrait me décrire sans fard, je pourrais me voir comme un lecteur et auteur en herbe assez lent, facilement distrait et porté vers une contemplation et une analyse des décors et des gens qui le habitent ou les traversent. Un rien, une conversation dans la pièce d'à côté aux vagues accords d'un instrument joué au loin, peut me faire dévier de mon objectif scriptural. Maintenant, et je dis cela en reconnaissant le caractère subjectif de la sentence, si *l'acte d'écrire en soi* requiert quiétude et patience, *l'expérience* propice à la création est pour moi le fruit d'activités et d'expériences multiples : des rencontres en tout genre aux découvertes les plus insolites. L'envie d'écrire — étant à mes yeux purement arbitraire et régie par l'angoisse de la page blanche après ces siècles de perfectionnement technique et créatif — doit peser comme une masse de vies vécues dont il faut partager la saveur et la richesse, et ce selon le style ou le genre qui en conviendrait le mieux. Ainsi, bien que j'essaie avec difficulté de simplifier, voire de purifier mon écriture de toute lourdeur (que je ne confonds cependant pas avec le lyrisme), je ne pense pas encore avoir de genre ou de registre privilégié.

Liberté, égalité...

Les devises nationales sont fascinantes. Si je me penche sur la française, « Liberté, Égalité, Fraternité », issue de la Révolution de 1789, on peut y découvrir un dilemme qui semble agiter la classe politique. Lors de sa visite dans une école primaire durant la campagne électorale de 2017, le candidat vainqueur Emmanuel Macron a répondu à la question d'un élève qui lui demandait quelle était la différence entre la droite et la gauche. Il n'en fallait pas plus pour un candidat qui prétendait précisément abolir durant son mandat cette frontière « caduque » entre ces deux grandes oppositions politiques, pour s'enthousiasmer de sa

réponse et, schéma au tableau à l'appui, expliquer cette binarité stérile et comment il entendait la transcender ; je retranscris en bref : « Vois-tu, à gauche, la notion principale est la notion d'égalité. À droite, c'est la notion de liberté. Moi, je vais tenter d'unir les deux ».

Une fois Macron élu Président, et justement grâce à cette promesse de mettre fin au clivage gauche-droite, il semble, en effet, qu'il ait réussi la prouesse d'unir *enfin* droite et gauche... mais contre lui. Du moins, ces deux camps se semblent pas avoir été absorbés par ce que l'on peut qualifier de son *centrisme*. Pourtant, son gouvernement persiste dans son argument symbolique principal. En répondant à une condamnation du député Jean-Luc Mélenchon (que d'aucuns ici qualifieraient de « gauche radicale »), le Premier ministre Édouard Philippe rétorqua (en gros) : « Je vous entends me parler de nos idéaux d'égalité et de fraternité, mais qu'en est-il de l'idéal de liberté ? Nous, nous travaillons à combiner les trois ». Ainsi, et sous les applaudissements de sa majorité (La République En Marche), Philippe cristallisa un peu plus, en affirmant faire le contraire, la dichotomie entre égalité (à gauche, et je laisse ici de côté le terme « fraternité ») et liberté (à droite, si nous l'avions pas encore compris). Mais sur quoi recèle une telle idée reçue ? Ces termes d'égalité et liberté sont-ils à ce point antagonistes qu'il faille déployer une politique si habile et ardue pour tenter avec l'énergie du désespoir de les faire cohabiter dans un mandat ? Mais, au fait, qui nous fait croire cela, que l'égalité mènerait inévitablement à un régime totalitaire style URSS et que la seule liberté possible réside donc *de facto* dans l'inégalité ? N'est-ce pas précisément une logique perverse et tordue de la droite elle-même (consciente ou non du sophisme qu'elle opère) ? De quelle *liberté* parle-t-on à droite si ce n'est celle de *quelques-uns* — disons-le, d'une élite — au profit de la majorité de la population ? Un individualiste pensera *liberté* en terme d'émancipation personnelle, mais nous, qui nous réclamons du Zoon Politikon d'Aristote, pensons que la liberté ne se produit non pas dans la loi du plus fort, mais dans celle de la collectivité, du *politique* et du social.

Le commun/cliché

L'angoisse de la page blanche est l'angoisse la plus cliché que je connaisse pour un artiste. Elle peut découler du fameux syndrome de l'imposteur, mais est surtout une peur absolue de ne pas être original, d'être concrètement *cliché*. On ne compte plus ces récits, écrits tant par des néophytes que par des auteurs aguerris, mettant en scène dans cette mise en abyme désespérée un écrivain encore plus désespéré, ne sachant qu'écrire ni comment

l'écrire, et se retrouvant seul face à sa page ou son écran vierge, se lamentant intérieurement sur son sort. Cet auteur-personnage est parfois victime d'hallucinations, dialogue avec des morts ou d'autres personnages-personnages, il se remémore son enfance, et le plus souvent il a ce réflexe animal de fuir devant le poids du néant, afin de se divertir ou de provoquer une quelconque expérience qui servira à stimuler son imagination. Mais l'auteur-auteur, lui, n'est pas sorti pour autant ; il est resté seul face à son miroir et tente de voir dans cette mise en abyme aussi radicale qu'infinie qu'est la représentation de deux verres l'un face à l'autre une porte de sortie, comme si, dans l'une des dimensions interminables de ces reflets communicants, une image aurait une particularité, un détail qui la distinguerait des autres. Cela est impossible, à moins, comme le font ces auteurs-personnages, de délirer absolument ou de savoir comment parler aux morts. L'angoisse de la page blanche est un miroir infini, et s'en libérer nécessite une force et une assurance propre aux inconscients ou aux braves — et, lorsqu'il est question de création, il n'y a là aucun jugement de valeur.